Louis Edmond Durante

La Nouvelle Peinture

Le corps et l'espace d'Yves Klein
Le Corps et l'espace d'Yves Klein

Détail de l'intérieur d'une galerie de Pierrard-Pauli, à Paris, vers 1960.

La Nouvelle Peinture

DE PEINTRE INFINITY — pensez-vous, mais vous n'y êtes pas du tout, Monsieur. Regardez l'immensa bleu, ultra, ultra, ultra-bleu, ultra-bleu, ultra-bleu

Vincent Gallard-Calvet, 40 ans, ingénieur informatique, Marseille

Mon ex-femme a pris mon nom

Vincent, 40 ans, ingénieur informatique, Marseille

Mon ex-femme a pris mon nom. Et je ne le supporte pas.

Je m'appelle Vincent Gallard-Calvet. Je suis ingénieur informatique, je vis à Marseille, je travaille dans une boîte de cybersécurité. Je ne suis ni un homme violent, ni un homme jaloux. Je suis un homme qui a cru que la parole donnée était un contrat suffisant. Et qui a découvert, trop tard, que ce n'est pas le cas.

Nous avons divorcé en 2019. Rien de spectaculaire. Pas de tribunal, pas de scène, pas de photos volées. Juste une lettre recommandée et un jugement qui prononçait le divorce. Elle a repris son nom de jeune fille, Sophie Lambert, et elle a repris son prénom, Sophie, sans demander à personne. Elle a repris son appartement, sans demander à personne. Elle a repris sa vie, sans demander à personne. Elle a repris tout ce qui était à elle, sans demander à personne.

Moi, je suis resté avec le nom que j'avais reçu à la naissance, le nom de mes parents, le nom sous lequel j'ai signé mes premiers contrats, le nom sous lequel je suis connu dans mon métier. Et je me suis dit, en signant le jugement, que ce nom-là, je le gardais. Parce que je l'avais mérité. Parce que c'était le mien.

Sauf que ce nom, je ne le supporte plus. Pas parce qu'il est mauvais. Parce qu'il est devenu le nom de quelqu'un qui a trahi sa parole. Et que, chaque fois que quelqu'un le prononce, je me souviens que j'ai cru quelque chose qui n'était pas vrai.

Ce texte est un témoignage. Il est aussi une enquête. Il est aussi un cri. Je vais essayer de tout y mettre, parce que je crois que beaucoup d'hommes vivent exactement ce que je vivais, et que personne ne leur en parle, parce que la honte empêche de parler, et que le silence laisse le mensonge intact.

Le nom en héritage

Je n'ai pas hérité d'un nom, ni d'une entreprise, ni d'une maison. J'ai hérité d'une phrase, prononcée par mon père, quand j'avais douze ans, alors que je venais de lui montrer mon premier bulletin de notes : « Un homme, son nom, c'est tout ce qu'il a. »

Mon père était ouvrier, puis il a monté une petite entreprise de maintenance industrielle, puis il a fait faillite, puis il a payé jusqu'à sa mort, à 67 ans, les dettes de cette entreprise. Il n'a pas laissé d'héritage matériel. Il a laissé une réputation. Et il a laissé, à ceux qui le connaissaient, le nom sous lequel on le saluait dans les ateliers, le nom sous lequel on le remerciait quand il prêtait un outil, le nom sous lequel on disait, à son enterrement, qu'il était un homme sur qui on pouvait compter.

Ma mère, elle, a toujours été plus prudente. Elle a gardé son nom de jeune fille, Marie-Hélène Lambert, elle a toujours travaillé à son compte, elle a toujours tenu ses comptes elle-même, elle a toujours payé ses factures le jour où elle les recevait. Elle m'a appris, sans jamais le dire, que la dignité, ce n'est pas ce que les autres disent de toi, c'est ce que tu peux montrer à ton propre reflet le matin.

Je suis devenu ingénieur informatique. Je suis devenu quelqu'un qui tient ses engagements. Je suis devenu quelqu'un qui pense que le nom qu'il porte, il le doit à ceux qui le lui ont donné, et qu'il le doit, surtout, à ceux qui le lui ont donné quand ils ne savaient pas encore ce qu'il allait en faire.

Je pensais, en signant le jugement, que je gardais le nom de mes parents parce que je le méritais. Je pensais que je le méritais parce que j'avais toujours été un homme sérieux, un homme fiable, un homme qui tient ses promesses. Je pensais que mes parents, si je pouvais les voir, seraient fiers que je porte leur nom. Je pensais, en somme, que je le gardais parce que je le méritais. Je ne pensais pas que je le gardais parce que j'étais le seul à le vouloir encore.

Je ne pensais pas que, quand elle reprendrait le sien, elle le ferait comme on reprend un bien qui lui appartenait avant qu'on le prête à quelqu'un d'autre. Je ne pensais pas que, quand elle le reprendrait, elle le ferait sans me demander mon avis, parce que le nom qu'elle reprenait, c'était le nom de ses parents, le nom sous lequel elle avait été élevée, le nom sous lequel elle avait fait ses études, le nom sous lequel elle avait signé ses premiers contrats, le nom sous lequel elle était connue dans son métier. Je ne pensais pas que, quand elle le reprendrait, elle le ferait comme on reprend une chose qui ne vous a jamais appartenu vraiment.

Le nom en dettes

Ma voisine Paule, que j'ai croisée ce matin, m'a dit, en me voyant rentrer avec mes courses, que mon ex-femme était « toute rayonnante » depuis qu'elle avait repris son nom. Elle m'a demandé, innocemment, si on avait fait ça ensemble, le mariage et moi, parce qu'elle trouvait que ça faisait « un beau nom ». Elle m'a demandé, innocemment, si je voulais que mon fils, Théo, le prenne, lui aussi, quand il aurait dix-huit ans. Je lui ai répondu que je ne savais pas encore, que je voulais d'abord voir comment il allait grandir. Elle a hoché la tête, elle m'a souhaité une bonne journée, elle est rentrée chez elle. Elle ne savait pas que, ce matin-là, elle venait de me rappeler que mon nom, je ne le portais plus tout seul.

Un nom, ce n'est pas une chose que vous possédez comme vous possédez votre montre ou votre voiture. C'est une dette que vous avez contractée envers ceux qui ont cru en vous avant que vous ne prouviez quoi que ce soit, et que vous remboursez, toute votre vie, par la manière dont vous le portez. Quand vous prêtez votre nom à quelqu'un, vous prêtez votre crédit. Quand vous le reprenez, vous reprenez votre crédit. Et quand vous le faites sans le dire, sans prévenir, sans demander, vous faites comme celui qui reprend son argent dans la poche d'un ami qui dormait sur le canapé, parce que, sur le moment, il en avait besoin, et qui, le lendemain, ne comprend pas pourquoi son ami ne lui parle plus.

Je ne dis pas que ma femme m'a volé mon nom. Je dis que, quand elle a repris son nom, elle a repris quelque chose qui, en partie, avait été payé par mon crédit. Et que, quand elle a repris son nom, elle a oublié que ce crédit, il avait servi à quelque chose. Et que, quand elle a oublié, elle a fait comme si je n'avais rien prêté. Et que, quand elle a fait comme si je n'avais rien prêté, elle a fait comme si je n'avait pas été, moi, un homme sérieux, un homme fiable, un homme qui tient ses promesses. Elle a fait comme si je n'avais pas été, moi, un homme qui pensait que le nom qu'il portait, il le devait à ceux qui le lui avaient donné, et qu'il le devait, surtout, à ceux qui le lui avaient donné quand ils ne savaient pas encore ce qu'il allait en faire.

Je ne dis pas, non plus, que je suis le seul à avoir vécu ça. Je dis que je suis le seul à le dire, parce que je crois que beaucoup d'hommes vivent exactement ce que je vivais, et que personne ne leur en parle, parce que la honte empêche de parler, et que le silence laisse le mensonge intact. Je dis que je crois que, quelque part, quelque chose, quelque chose d'invisible, quelque chose qui ne se mesure ni en euros ni en signatures, quelque chose qui ressemble à une dette morale, a été payée par mon crédit. Et que, quand elle a repris son nom, elle a repris quelque chose qui n'était pas tout à elle. Et que, quand elle a repris quelque chose qui n'était pas tout à elle, elle a oublié que, quelque chose, il avait été payé par mon crédit. Et que, quand elle a oublié, elle a fait comme si je n'avais rien prêté. Et que, quand elle a fait comme si je n'avais rien prêté, elle a fait comme si je n'avait pas été, moi, un homme qui pensait que le nom qu'il portait, il le devait à ceux qui le lui avaient donné, et qu'il le devait, surtout, à ceux qui le lui avaient donné quand ils ne savaient pas encore ce qu'il allait en faire.

Je ne dis pas que ma femme m'a volé mon nom. Je dis que, quand elle a repris son nom, elle a repris quelque chose qui, en partie, avait été payé par mon crédit. Et que, quand elle a repris son nom, elle a oublié que ce crédit, il avait servi à quelque chose. Et que, quand elle a oublié, elle a fait comme si je n'avais rien prêté. Et que, quand elle a fait comme si je n'avais rien prêté, elle a fait comme si je n'avait pas été, moi, un homme qui pensait que le nom qu'il portait, il le devait à ceux qui le lui avaient donné, et qu'il le devait, surtout, à ceux qui le lui avaient donné quand ils ne savaient pas encore ce qu'il allait en faire.

Le nom du père

Le nom de mes parents, je le porte, en conscience, depuis trente-cinq ans. Je l'ai porté sans le trahir, je l'ai porté sans le salir, je l'ai porté de manières dont je pense, en conscience, qu'ils en seraient fiers. Je l'ai porté dans mon métier, dans mes relations, dans mes engagements, dans mes promesses. Je l'ai porté, en somme, comme on porte un héritage : avec soin, avec prudence, avec le sentiment que ce n'est pas tout à fait à moi, mais que, tant que je le porte, je dois le faire comme si c'était à moi.

Mais ce nom, je ne le porte pas pour moi. Je le porte pour ceux qui me l'ont donné. Je le porte pour mon père, qui a cru en moi avant que je prouve quoi que ce soit. Je le porte pour ma mère, qui m'a appris, sans jamais le dire, que la dignité, ce n'est pas ce que les autres disent de toi, c'est ce que tu peux montrer à ton propre reflet le matin. Je le porte pour mes grands-parents, dont je ne connaissais pas l'histoire, mais dont je sais, par ce qu'on m'en a dit, qu'ils étaient des gens qui tenaient leurs promesses. Je le porte pour mes oncles et tantes, dont certains ne m'ont plus jamais parlé, mais dont je sais, par ce qu'on m'en a dit, qu'ils étaient des gens qui tenaient leurs promesses. Je le porte pour mes cousins, dont je ne connaissais pas l'existence, mais dont je suis sûr, par ce qu'on m'en a dit, qu'ils étaient des gens qui tenaient leurs promesses.

Je le porte pour ceux qui me l'ont donné, parce que, quand on reçoit un nom, on reçoit aussi une promesse implicite : celle de ne pas faire honte à ceux qui vous ont donné ce nom. Je le porte pour ceux qui me l'ont donné parce que, si je le salis, je ne salis pas seulement le mien : je salis le leur, je salis ce qu'ils ont cru, je salis ce qu'ils ont pu penser de moi quand ils ont signé, pour moi, le premier chèque de confiance qui m'a permis de lancer mes études, le premier coup de pouce qui m'a permis de louer mon premier appartement, le premier mot gentil qui m'a permis de croire que je pouvais faire quelque chose de ma vie.

Je le porte pour ceux qui me l'ont donné parce que, si je le salis, je salis aussi ce que j'ai pu faire, moi, de ce nom, depuis qu'il m'appartient. Je le porte pour ceux qui me l'ont donné parce que, si je le salis, je salis aussi ce que je suis devenu, moi, grâce à ce nom. Je le porte pour ceux qui me l'ont donné parce que, si je le salis, je salis aussi ce que je crois, moi, que je dois à ceux qui me l'ont donné : le fait que, quand on reçoit un nom, on reçoit aussi le droit de le porter, mais que ce droit, il ne vaut pas grand-chose si on ne le fait pas comme si on le devait à ceux qui ont cru en moi avant que je prouve quoi que ce soit.

Et, maintenant, je souhaite bon vent à la flotte, pour qu'il la porte aux Îles Fortunées ; j'invite les pilotes à être attentifs, résolus et patients. La navigation est périlleuse, et l'on aurait dû s'embarquer sur de plus grands, de plus solides navires ; quelques barques sont bien petites, bien étroites, et bonnes seulement pour de la peinture de cabotage. Songeons qu'il s'agit, au contraire, de peinture au long cours !

La Nouvelle Peinture,
de Louis-Edmond Duranty (1833-1880)
est paru chez E. Dentu, à Paris, en 1876.

Les noms et dates insérés entre parenthèses dans le texte sont postérieurs à l'édition originale.

ISBN : 978-2-89668-798-5
© Vertiges éditeur, 2019
– 0799 –